Document generated on 07/14/2025 9:41 p.m.

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Bernard Émond, *Camarade, ferme ton poste*, Montréal, Lux Éditeur, 2016, 158 pages

Françoise Bouffière

Volume 11, Number 3, Summer 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/85806ac

See table of contents

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)
1929-5561 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bouffière, F. (2017). Review of [Bernard Émond, *Camarade, ferme ton poste*, Montréal, Lux Éditeur, 2016, 158 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *11*(3), 8–8.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

suite de la page 7

d'offrir l'éducation aux enfants, en transférant la responsabilité aux provinces (p. 144, 153). En 1969, dans la foulée du Livre blanc (officiellement: *La politique indienne du gouvernement du Canada*, 1969), le gouvernement fédéral insiste pour, à la fois, obtenir davantage de contrôle sur ce qui se fait dans les écoles et transformer les pensionnats en simples résidences, avec la volonté de transférer la gestion de la «politique indienne» aux provinces (p. 153). Les étudiants ne viennent alors que pour dormir, et les Oblats se sentent de plus en plus comme des fonctionnaires. Dès lors que le travail d'hôtellerie et d'animation des jeunes pendant les heures de repos peut relever davantage des laïques, les Oblats se retirent (p. 112-115).

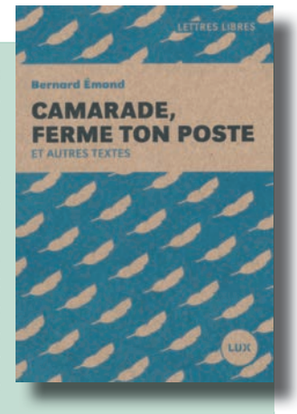
L'auteur s'appuie surtout sur les archives oblates, et de ce fait, il n'a pas accès aux dossiers-choc qui ont bouleversé les Oblats et nous tous. Vers la fin du livre, il effleure certes les cas criminels qui ont paru dans les journaux longtemps après le départ des Oblats, mais c'est peut-être là une lacune qui demeure après cette lecture. Autres problèmes? La bibliographie pourrait être mieux construite. Elle révèle néanmoins que l'auteur a eu accès à des études non publiées dont certaines, y compris une des miennes, sont protégées par des clauses de confidentialité. En dépit de petites erreurs bibliographiques, on doit féliciter l'auteur d'avoir mis la main sur ces travaux pour préparer le sien. Pour le reste, le récit est très facile à lire et très bien édité.

En conclusion, Goulet montre que les Oblats sont, au Québec, les principaux instigateurs des pensionnats; pour l'évangélisation, pour isoler le peuple contre la sécularisation prônée par le gouvernement fédéral et, plus tard, par la province. Le livre infirme la thèse selon laquelle les pensionnats, ou à tout le moins les pensionnats catholiques, supprimaient les langues et les cultures des autochtones. L'auteur relativise aussi la thèse selon laquelle les jeunes étaient arrachés par les agents des Églises et du gouvernement à leurs familles afin d'être placés dans les pensionnats. Il présente maintes preuves du contraire; il démontre par exemple que ce sont les parents qui insistaient sur l'éducation en pensionnat, et ce malgré le fait que le gouvernement leur supprimait alors les allocations familiales tandis qu'il les maintenait si l'enfant fréquentait une école locale. Les faits étalés dans ce livre et préservés dans les archives des Oblats montrent que le gouvernement fédéral a tout fait pour éviter ses obligations envers les Premières Nations, les fonds versés par enfant étant «dérisoires» (p. 186). En conséquence directe de ces décisions économiques, les pensionnats furent marqués par «un manque de nourriture, une piètre qualité des vêtements, des bâtiments délabrés, un manque d'espace, de gymnases et de salles de jeux» et par l'absence de personnel nécessaire et qualifié. Afin de joindre les deux bouts, les Oblats devaient augmenter le nombre d'élèves et multiplier les cours d'enseignement ménager ou de métier. La ferme d'Amos, comme c'était aussi le cas au Canada anglais, devait même participer au financement du pensionnat, ce qui fut un échec total dont les Oblats ont essuyé les pertes. Ultimement, Ottawa a manqué à ses devoirs et a transféré sa responsabilité à d'autres pour économiser les coûts, il a aussi constamment «imposé aux Églises des normes que lui-même n'aurait jamais été en mesure de respecter» (p. 187). Les pensionnaires en ont certainement souffert.

L'œuvre de Goulet servira comme une correction de la tradition orale mise en évidence par la Commission et maintenue par le Centre national pour la vérité et la réconciliation. ❖

L'air du temps

Bernard Émond
Camarade, ferme ton poste
Montréal, Lux Éditeur, 2016, 158 pages



Camarade ferme ton poste est un recueil de textes épars (2011 et 2016) d'une grande clairvoyance, tous aussi sévères que nécessaires. Les propos tenus sont dans la veine du précédent volume, *Il y a trop d'images*, paru en 2013, dont les écrits couvraient la période allant de 1995 à 2010. Le lecteur y trouvera la même volonté «d'attention au monde», de résistance à l'insignifiance qui conduit au vide des sociétés en perte des valeurs fondamentales comme celles du devoir, de l'honneur, de la gratitude. Il retrouvera cette résistance à l'oubli que Bernard Émond affiche autant dans ses écrits que dans ses films: «Je veux me souvenir, et si ce souvenir est souffrance, j'aime mieux souffrir qu'oublier. Je veux savoir ce que nous devons et à qui, je veux savoir ce qui nous a fait, ce que nous sommes en train de perdre, et que nous devrions transmettre sous peine de cesser d'être.» (p. 62)

Homme en colère, l'auteur n'en finit pas de vitupérer l'époque tout en s'avouant lui-même las de sa propre indignation. On peut certes être agacé par le moralisme de Bernard Émond, tant il est pénible de se voir dans le miroir dans lequel il se regarde d'ailleurs lui-même, mais il est difficile de ne pas acquiescer aux idées, car nous savons très bien que l'auteur a raison. Il a d'autant plus raison qu'il nous offre en échange la beauté du monde, l'acuité de son regard et cette «attention» qu'il réclame tant. En nous invitant à voir la beauté et à la sauver, l'auteur ouvre grand les portes de l'engagement, seule réponse possible à l'état actuel du monde. Cette beauté, l'auteur la nomme aussi «signature du Bien» (p. 41) et bien commun à défendre contre la laideur et la destruction: beauté du fleuve menacé par nos désirs effrénés de consommateur, beauté de nos petites églises de campagne, beauté des gestes de bonté.

Mais commençons par l'essai qui donne son titre à l'ouvrage. Lu à l'ouverture du 48e Salon du livre de Rimouski, *Camarade ferme ton poste* est un éloge à la lecture et à la liberté qu'elle confère à condition toutefois de mettre de côté nos écrans: télé, ordinateur, tablette, lecteur mp3 et tout ce qui participe à ce que Bernard Émond appelle «la cacophonie du monde contemporain». Invitation à «affronter la solitude et à s'astreindre à la réflexion», à se tenir «loin du bruit et du fracas» pour devenir «sensibles aux êtres et aux choses», car pendant que «les médias créent des consommateurs, les bons livres peuvent créer des citoyens» (p. 87), résume l'essayiste avec son incroyable sens de la formule. Oui, il faut lire pour échapper aux médias de masse qui nous livrent aux publicitaires. Lire parce que la littérature sert à la vie elle-même et «aux gens». Lire pour apprendre «l'attention au monde» dont Bernard Émond ne démord pas. Tel est le message. Il en est un autre d'une importance capitale: l'oubli tue, tout comme l'acculturation qui l'accompagne. L'auteur nous reproche, en effet, de nous «enfermer dans un présent absolu où le pain et les jeux sont l'horizon de l'existence humaine» (p. 91). Il nous reproche de nous laisser disparaitre, de ne plus oser défendre l'idée même de nation et de culture commune en acceptant de vivre dans «un monde sans frontières, enfin débarrassées de notre difformité historique, enfin libres de nous-mêmes, de notre langue et de notre passé, multiculturels jusqu'à plus soif, ouverts jusqu'à l'évanouissement, ouverts dans la béatitude des centres d'achats, de la culture américaine, du divertissement virtuel et du rire obligatoire et permanent» (p. 61).

Ce n'est pas pour rien que le sentiment de la perte traverse toute l'œuvre de Bernard Émond. Cette perte, il nous dit l'avoir mise en scène dans ses films: «maisons brûlées, détruites ou abandonnées», métaphores du «déracinement contemporain de l'homme québécois, et de sa douleur» (p. 132). Dans «Le sens de la dette» (p. 61 à 76), l'essayiste remonte à la source de cette douleur qui est clairement nommée comme étant celle des peuples vaincus cherchant à noyer leur douleur plutôt qu'à l'affronter et la vaincre. À lire absolument, car c'est le cœur de l'ouvrage, la bouée jetée à la mer dans l'espoir d'un sursaut national, car il est clair pour l'auteur que seule l'indépendance peut nous sauver.

J'admire Bernard Émond pour la clarté et l'intransigeance de sa pensée, comme j'admire sa spiritualité d'incroyant, sa capacité d'entrer dans une église pour le silence, pour le recueillement, pour recevoir le passé, se souvenir de ce que nous sommes et de ce qui nous a façonnés, pour se faire petit, se sentir petit devant quelque chose de beaucoup plus grand que soi. *Camarade ferme ton poste*, m'a en outre permis de mieux connaitre le cinéaste et l'écrivain qui nous révèle ici un peu de son parcours.

Françoise Bouffière
Orthopédagogue